

Andri Snaer Magnason, Éric Plamondon, Louisiane C. Dor

Annabelle Moreau

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2016). Compte rendu de [Andri Snaer Magnason, Éric Plamondon, Louisiane C. Dor]. *Lettres québécoises*, (164), 30–31.

☆☆☆☆ ½

ANDRI SNÆR MAGNASON

LoveStar

Québec, Alto, coll. « Coda », 2016, 376 p., 18,95 \$ (papier), 12,99 \$ (numérique).

Déjouer la vie et la mort du monde

Pour son premier roman, Andri Snær Magnason a plongé dans une dystopie déjantée qui règle son compte à l'amour, à la mort, à la religion et à la fin du monde.

Dans *Le homard* (2015), le réalisateur et scénariste grec Yórgos Lánthimos inflige à ses personnages un séjour de 45 jours dans un étrange hôtel, avec l'obligation d'y trouver un partenaire. Sans quoi, les belligérants se voient transformés en animaux, de leur choix certes, mais en animaux tout de même. En bon soldat désabusé, David (Colin Farrell) joue parfaitement le jeu, se rapproche d'une comparse aussi lucide et désenchantée que lui, avant de rejoindre un groupe de rebelles vivant dans les bois non loin. Là-bas, l'amour et les relations sexuelles sont proscrits, mais David tombe follement amoureux d'une femme. Ensemble, ils s'enfuient, mais l'avenir est incertain pour ceux qui enfreignent les règles strictes du couple et de l'amour.

Dans l'univers dystopique de *LoveStar*, l'amour prend également une tournure tordue, alors que le choix d'un partenaire de vie est imposé par autrui. Si chez Lánthimos les relations de couple sont une finalité de l'existence, chez Magnason, c'est pure affaire de chimie et de fluides, du moins ce le sera sous peu, lorsque tous les humains auront été « calculés ». Tenter de bâtir une relation solide avec un partenaire qui ne nous sied pas parfaitement, quelle perte de temps ! Le brillant idéateur et homme d'affaires LoveStar, à la tête de l'empire ISTAR, a mis au point un système infallible pour appairer les gens, inLOVE, en fonction de leurs ondes personnelles.

Il est impossible que inLOVE se trompe, donc, et Indridi et Sigridur le savaient pourtant, mais ils se sont engagés dans une relation fusionnelle malgré les mises en garde de leurs proches. Et le pire arriva. Et Sigridur reçut la lettre fatidique d'inLOVE. Et son seul et unique désigné n'est pas Indridi, mais un Danois du nom de Peter Møller. Celui-ci l'attend d'ailleurs la semaine suivante dans le complexe nord-islandais où se jouent la vie et la mort du monde.

C'est le quartier général d'une autre des idées géniales du grand créateur, LoveMort. On n'enterre plus les morts, on les envoie dans l'atmosphère (moyennant une coquette somme) et ils reviennent sur Terre sous forme d'étoiles que les proches peuvent admirer.



LoveMort était un conte de fées qui prenait parfois une allure inquiétante, surtout en novembre et décembre quand bien peu de vivants visitaient le pays et que certains d'entre eux (par exemple, ceux qui appartenaient au groupe cible émotif pleurant à la vue de comédies sentimentales) s'affligeaient de ne rien voir d'autre qu'une longue file d'autocars emplies de vieillards chinois ou suédois rouler vers le quartier général de LoveMort, sachant qu'aucun d'entre eux n'en reviendrait vivant.
(p. 93)



ANDRI SNÆR MAGNASON

Dans le monde selon LoveStar, finis également les téléphones ou les télécommandes : les cerveaux peuvent communiquer entre eux et dicter leurs volontés aux machines et inventions humaines.

QU'AVONS-NOUS FAIT AU MONDE ?

D'abord publié en 2002, le roman d'Andri Snær Magnason paraît aujourd'hui chez Alto en format de poche, après avoir reçu en 2015, en France, le Grand Prix de l'imaginaire. Si les bons romans de science-fiction ont souvent pour fondement une critique acerbe de leur époque, celui de Magnason — écrit dans une ère pré-médias sociaux — sonne tout de même juste en parodiant certains des clichés les plus tenaces de nos sociétés modernes : l'hypercommunication, l'omniprésence des marques et de la publicité, ou encore le voyeurisme et le sensationnalisme à outrance. Depuis sa sortie, le roman a beaucoup été comparé à *L'écume des jours* de Boris Vian et à *1984* de George Orwell, mais Magnason va davantage piger dans l'univers tragi-comique d'un Italo Calvino et dans le surnaturel d'un Borges (l'un des personnages est un immense loup génétiquement modifié), le futur n'étant qu'un prétexte à une fiction fantasmée, un terrain de jeu fertile à une histoire plausible mais terrifiante à la fois.

Les prédictions de Magnason (qui s'est présenté aux élections présidentielles islandaises en 2016) sont grinçantes et égratignent vertement la mégalomanie de certains dirigeants et chefs d'entreprise, notamment Steve Jobs, qui croient détenir le monde au creux de leur main. Bien que LoveStar ait révolutionné l'amour avec inLove, la mort avec LoveMort, la religion avec le petit dernier, LoveDieu, mais aussi les communications terrestres ou la psyché humaine avec des services comme Regrets (que l'on consulte pour se faire rassurer sur les choix que l'on a faits), c'est surtout l'absurdité d'un monde en perte de repères que décrit Magnason. Et ses armes sont un humour décapant et noir, et une extralucidité quasi hallucinogène.

Le roman fait ainsi alterner l'épique histoire d'amour en mille miettes des tourtereaux Indridi et Sigridur et une description du monde en décrépitude selon LoveStar. Le futur dangereusement possible et le sauvetage *in extremis* de Sigridur partie rejoindre son seul et unique, mêlés à une nuit de festivités auront raison du lecteur qui ne pourra que refermer l'ouvrage les mains tremblantes et le cœur palpitant. Un grand, très grand roman de science-fiction (et d'amour).

☆☆☆☆

ÉRIC PLAMONDON

1984

Hongrie-Hollywood Express, Mayonnaise, Pomme S

Montréal, Le Quartanier, coll « Série QR », 2016, 616 p., 31,95 \$.

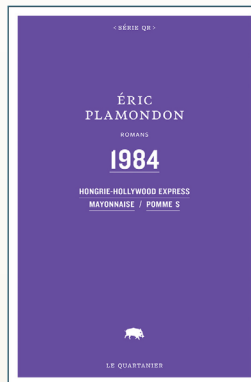
L'Amérique et beaucoup plus encore

Réunie en un seul et même tome, la superbe trilogie 1984 d'Éric Plamondon prend tout son sens.

À sa sortie en 2011, *Hongrie-Hollywood Express* avait surpris libraires et lecteurs. Les premiers l'avaient porté jusqu'au cercle restreint des finalistes de leur prix littéraire l'année suivante, et les lecteurs avaient répondu présents à ce nouvel écrivain, sorti d'on ne sait où et vivant à Bordeaux. Éric Plamondon était alors un pur inconnu, tout autant que son narrateur et *alter ego* flottant et mystérieux, Gabriel Rivages.

Dans ce premier tome de ce que l'on annonçait déjà comme la trilogie 1984, étaient sondées les profondeurs du continent et du rêve américains, avec en toile de fond le personnage de Richard Brautigan. Mais avant de faire porter tout le roman sur ses épaules, comme ce serait le cas dans le deuxième tome, *Mayonnaise*, l'auteur du best-seller *La pêche à la truite en Amérique* était pour le moment le symbole d'une Amérique en questionnement. *Hongrie-Hollywood Express* s'attardait sur Johnny Weissmuller, champion de natation d'origine austro-hongroise (le premier à nager le 100 m en moins d'une minute) resté dans les mémoires comme celui ayant incarné Tarzan au cinéma, une bonne douzaine de fois en fait.

Puis, avec *Mayonnaise*, en 2012, on replongeait avec bonheur dans l'écriture de Plamondon et on retrouvait cette vision du monde teinté du cynisme assumé de Rivages. Richard Brautigan vit et meurt pour



ÉRIC PLAMONDON

nous, dans ce second tome, sous nos yeux presque, sous la plume savoureuse d'Éric Plamondon qui continue de sonder l'âme américaine et l'écriture d'un territoire culturel aussi vaste que le continent.

Pas plus que le premier et le deuxième tome, qui avaient donné à l'auteur une place parmi les finalistes du Prix des libraires, le troisième opus, sorti en 2013, ne remporte la prestigieuse récompense littéraire québécoise, malgré ses indéniables qualités littéraires et un pouvoir d'évocation et une ramification narrative peu communs. *Pomme S* a pour figure centrale ce cher Steve Jobs, dirigeant et gourou d'Apple, qui en 1984 lançait le premier ordinateur Macintosh. Mais 1984, c'est aussi l'année du suicide de Richard Brautigan et du décès de Johnny Weissmuller. Ainsi, Plamondon, en trois tomes, a réussi à tisser la toile d'une Amérique qui, à force de mythes bien ancrés, d'hommes extraordinaires et d'histoires plus grandes que nature, réussit encore à surprendre et à inspirer. Et de les avoir rassemblés en un seul volume que l'on peut lire dans l'ordre ou le désordre (mais préférablement dans l'ordre) permet de comprendre toute l'amplitude et la profondeur de cette grande œuvre d'Éric Plamondon.

☆☆

LOUISIANE C. DOR

Les méduses ont-elles sommeil ?

Montréal, Édito, 2016, 96 p., 14,95 \$.

Tout perdre

Une jeune femme s'installe à Paris en croyant y trouver la gloire, mais elle rencontre plutôt la drogue sur son chemin. Un court roman, mais beaucoup de clichés.



LOUISIANE C. DOR

À 18 ans, on n'est pas encore adultes. « À quelle table doit-on s'asseoir à dix-huit ans ? Grands enfants ou jeunes adultes ? » demande-t-elle. Hélène ferait n'importe quoi pour s'extraire de sa condition et faire comme les autres : « La blanche est ce piment qui manquait à ma vie. Ça y est : j'existe. »

On suit donc la jeune femme, pendant ses huit mois parisiens, entre boîtes de nuit et soirées poudrées avec son amoureux, Isaac, mais bien vite la déchéance et l'échec apparaissent et la jeune femme ne contrôle

Coco et Marie : les diminutifs affectueux donnés par la narratrice à la cocaïne et la MDMA, ses deux drogues de prédilection. Une montée rapide, puis une brusque descente aux enfers. Voilà en substance l'histoire d'Hélène, une fade Christiane F., qui fait tout pour s'éloigner de sa banlieusarde famille en allant s'installer à Paris. Mais sa cousine Laurine, qui l'accueille gentiment dans la capitale parisienne, est aussi celle par qui le vice s'installe : « Je préfère que tu essayes avec moi plutôt qu'avec n'importe qui », lui dit-elle dès son arrivée, en lui tendant une paille coupée en deux.

plus rien : « Je ne sais pas ce que je suis venue chercher ici, mais je sais — je *sais* — que je n'y ai rien trouvé ! » (p. 71) Et malheureusement, il en va de même pour le lecteur.